



BUREAUX: RUE NAIN, 1,

ROUBAIX-TOURCOING:

Trois mois... 13 fr.
Six mois... 23
Un an... 44

L'abonnement continue, sauf avis contraire

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR GÉNÉRAL: A. REBOUX

Le Nord de la France

Trois mois... 14 r.
Six mois... 27
Un an... 51

ANNONCES: 15 centimes la ligne
RÉCLAMES: 25 centimes
— On traite à forfait. —

On s'abonne et on reçoit les annonces: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chausées; A PARIS, chez MM. Havas, Laffite-Bulier et Co place de la Bourse, 8; BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX, 12 MARS 1872

BULLETIN QUOTIDIEN

Mazzini est mort à Pise le 10 mars, il était né à Gènes en 1808. Son père était professeur de médecine à l'Université de cette ville.

En 1833, il lança son armée contre le Piémont; cette armée fut dispersée en 1834. Il tenta une seconde invasion et son armée fut, cette fois, tout à fait détruite; il se retira alors trois années en Suisse.

Nous aurons occasion de revenir sur cette existence si agitée.

La mort de Mazzini n'est point considérée comme ayant une importance politique de quelque gravité.

On dément, à Versailles, la nouvelle de la démission du comte d'Harcourt. Le comte d'Harcourt doit, en effet, venir en France pour prendre part aux travaux du conseil général dont il est membre.

L'Italie dément la nouvelle donnée par plusieurs journaux, d'après laquelle le gouvernement italien aurait confié à M. Minghetti une mission extraordinaire.

Dans une audience publique qu'il a donnée, le 10, au Vatican, le Pape, parlant des événements actuels, a dit que les maux de l'Eglise datent surtout de 1848. Ces ennemis de l'Eglise commencent alors à perturber la multitude.

elle fut entendue et voici ma réponse: « Le Pape veut conserver ses droits, mais pas léser ceux d'autrui. »

Le Pape a terminé son discours, en disant que la coexistence des deux pouvoirs à Rome, est impossible.

Le bruit que des préparatifs de départ se faisaient au Vatican et que Mgr Chigi serait venu prendre des instructions pour le voyage, sont complètement faux.

Mgr Chigi repartira même incessamment pour Paris, son frère venant de mourir.

La Gazette officielle, de Madrid, publie une circulaire de M. Sagasta adressée aux gouverneurs des provinces au sujet de la coalition des oppositions.

Une réunion a été tenue hier, par les délégués des partis coalisés. On y a décidé que chaque parti conserverait intégralement ses principes et ses aspirations et que les partis coalisés se guideraient, pour le choix des candidats: 1° sur l'opinion de la majorité des électeurs de l'opposition; 2° sur les résultats des élections générales précédentes.

Une interpellation de M. Egerton a eu lieu au parlement anglais sur la persécution japonaise; elle n'a pas abouti. Lord Enfield a répondu à M. Egerton: 1° que 60 à 70 chrétiens avaient dû être transférés des villages situés près de Nagasaki dans diverses localités pour être soustraits à des traitements cruels.

2° Que le gouvernement japonais avait exprimé ses regrets à ce sujet et qu'il avait promis de faire une enquête. On voit que la diplomatie anglaise est parfois facile à contenter; un gouvernement persécuteur exprime ses regrets d'avoir fait ou laissé tuer des chrétiens, et promet une enquête qu'il ne fera pas, et cela suffit.

Lettres de Paris

(Correspondance particulière du Journal de Roubaix.)

Paris, 11 mars 1872.

Il importe de revenir sur la séance de samedi.

Les amis de la monarchie qui ont assisté à cette séance ont dû en sortir avec une impression de légitime fierté; car jamais peut-être ce parti n'avait pu constater plus clairement l'avantage de son honnêteté traditionnelle.

Vous avez vu comme après l'éloquent discours de M. de Guiraud, le débat

s'est aigri. MM. Dufaure et Casimir Périer avaient incriminé les pratiques impériales. M. Pouyer-Quertier, qui n'avait pas eu un mot de blâme pour l'Empire, a rappelé les 6 milliards qu'il lui avait fallu payer pour les administrateurs du 4 septembre.

Je renonce à peindre la physionomie de la droite applaudissant tout à tour cet échange de confidences. A la fin, elle a rougi, pour la France, et s'est hâtée de couvrir miséricordieusement toutes ces turpitudes d'un ordre du jour pur et simple.

Mais, avant que ce vote eût pu clore le débat, M. de Guiraud en avait tiré la moralité. Pourquoi, s'est demandé l'honorable député de la droite, pourquoi une déposition de cour d'assises a-t-elle eu le pouvoir de mettre un ministère en péril? C'est que ce ministère s'obstine à vouloir vivre en dehors de la majorité.

Les applaudissements donnés, samedi, par la majorité à M. Guiraud, quand il a parlé de la nécessité d'un ministère pris dans les rangs des conservateurs, quand l'orateur a dit qu'il fallait que le gouvernement ressaisisse la majorité ou que la majorité ressaisisse le gouvernement; la fermeté inébranlable de la commission du projet de loi Lefranc à maintenir ses résolutions, voilà autant de faits qui, depuis deux jours, ont inspiré de sérieuses réflexions à M. Thiers, comme je vous le faisais déjà pressentir dans ma dernière lettre; il a donc manifesté, hier, l'intention de transiger avec la commission et tout porte à croire que nous allons éviter, encore une fois, la crise qui nous menaçait.

M. Thiers a promis aux membres de la gauche d'appuyer les propositions de renouvellement partiel de l'Assemblée, dans l'espoir que de nouvelles élections déplaceraient la majorité.

Le Times et d'autres journaux ont annoncé qu'il existait un rapprochement entre la Russie et la Pologne. Le fait est que des négociations russes secrètes sont venues à Paris sous l'opinion des principaux chefs de l'émigration; mais jusqu'à ce jour, rien n'a été définitivement arrêté, ni même spécifié par le gouvernement russe; il semble disposé à accorder une large amnistie, sans faire de concession à la nationalité polonaise.

Le décret qui restitue au duc d'Aumale son grade de général de division n'a point été rendu par le gouvernement, mais la commission de révision des grades a simplement confirmé ceux du duc

d'Aumale; ces grades, il les avait obtenus en vertu d'une ordonnance royale rendue par Louis-Philippe en 1838, d'après laquelle les princes de la famille royale pouvaient être nommés colonels à l'âge de 18 ans. Le duc d'Aumale n'avait alors que 18 ans et il a obtenu en Afrique successivement et dans une seule année 3 grades.

Il n'est pas exact que notre représentant auprès du Saint-Siège, le comte d'Harcourt, ait donné sa démission.

On écrit de Londres que la femme du prince Pierre Bonaparte s'est établie couturière en robes dans cette ville; elle a fait venir ces jours derniers, plusieurs ouvrières de Paris.

L'Editeur Cornilliac, à Châtillon-sur-Seine, vient de mettre en vente un volume intitulé: Henri V, l'Eglise et la Révolution, par l'auteur de la République et les Bourbons, (un fort vol. in-12.)

Après avoir, dans ce dernier ouvrage, traité la question de forme gouvernementale, l'auteur passant à la question de fond, expose les devoirs de l'autorité politique dans le grand duel qui s'accuse chaque jour davantage entre la révolution et l'Eglise, et montre que la monarchie chrétienne peut seule remplir efficacement ces devoirs. Pour donner à cet écrit une base solide on expose la situation actuelle de la France, on indique les puissances qui la mettent en péril, les moyens de salut que lui prépare l'Eglise, les projets de renversements que font ses doctrines, les circonstances qui favorisent son extension, les forces de résistance qui l'entravent, les questions pendantes en France par suite des progrès de la révolution et de la guerre contre l'Eglise, questions religieuses, politiques, économiques, questions d'alliance, de paix et de guerre, propagation du christianisme, libérés de l'Eglise, souveraineté temporelle du Saint-Siège. — et on expose l'attitude, les vœux, les démarches de la monarchie chrétienne, représentée par Henri V et ses successeurs, pour dégager l'Eglise des périls de la situation, arrêter la Révolution dans ses attaques contre la France et donner une solution catholique aux problèmes terribles du XIXe siècle.

DE SAINT-CHÉRON.

Paris, 11 mars 1872.

(Correspondance particulière du Journal de Roubaix.)

Aujourd'hui, la commission chargée d'examiner le projet Victor Lefranc doit se réunir pour entendre le rapport de M. Albert Grivart. Malgré les vives instances de M. Thiers et du ministre de l'intérieur, la commission maintient pour l'article 1er la rédaction qu'elle a précédemment adoptée et persiste à repousser l'article 2. MM. Moulin, président; Grivart, rapporteur; Lefebvre-Pontalis secrétaire, se sont rendus chez M. Victor Lefranc pour arriver à une dernière entente, mais nous croyons qu'aucun accord n'est intervenu. Que fera le gouvernement? M. le ministre de l'intérieur a laissé entrevoir que la question de cabinet serait probablement posée.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 13 MARS 1872

— 19 —

L'ENVERS DE LA COMÉDIE

Première Partie

X.

(Suite)

George s'exagère peut-être les griefs de sa piété filiale; peut-être va-t-il trop loin dans le châtement qu'il s'impose ainsi qu'à nous: je n'en sais rien; ce que je sais, c'est que je suis sa femme, que je m'appelle la marquise de Prasly, et que ma place n'est plus ici. Je vais m'enfermer dans ce château dont je porte le nom, dans cette demeure que la solitude habite et qui convient au deuil de mon cœur.

Elles se leva avec une dignité incomparable, s'inclina devant son père, et sortit sans que M. Durousseau, stupéfait et atterré, pût dire un mot pour le retenir. Ce

ne fut qu'au bout d'un moment qu'il retrouva assez de lucidité d'esprit pour s'écrier avec désespoir:

— Ma fille! mon orgueil, mon bien, ma vie! Elle aussi, elle m'abandonne. Me voilà seul!... Oh c'est affreux! C'est une horreur, une cruauté, une ingratitude!...

— Non, c'est une leçon, dit à part lui le vieux notaire.

— Seulement, il se le dit bien bas, de peur de s'aliéner le plus riche joyau de sa clientèle.

DEUXIÈME PARTIE

I.

LE TALION.

Nous avons vu, dans la première partie de ce récit, l'hôtel de la duchesse de Birague illuminé à giorno, respicendissant de fleurs, de femmes, de parures, et conviant l'élite de la société parisienne à un bal qui devait être, pour la duchesse, le to be or no to be d'Hamlet, le va-t-en-mourir du Spartiate. Quatre ans plus tard, le samedi 12 février 1848, si un invité de cette fête brillante eût passé rue de Varennes, à onze heures du soir, il se fût étonné de l'obscurité profonde, du silence morne, de l'air de recueillement et de tristesse qui avait succédé, dans cette aristocrate demeure, à tant de splendeur et de bruit. Pourtant, en cherchant bien, il eût vu au premier étage,

à l'angle de la façade découpée sur le jardin, une fenêtre éclairée d'une lueur douce et tremblotante comme une étoile près de disparaître dans un ciel humide et froid. Peut-être même s'il eût regardé avec plus d'attention encore, aurait-il surpris la vague silhouette d'une femme de haute taille, qui, de temps à autre, se levait de son fauteuil, écartait doucement les rideaux de soie, et se tenait de bout derrière la fenêtre, écoutant avec anxiété le sourd roulement des voitures et hochant tristement la tête à chaque voiture qui passait sans s'arrêter; veillée mélancolique, souffrance muette de l'attente, aggravée par le doute, la désillusion et la jalousie!

Cette femme était ou plutôt n'était plus la duchesse de Birague, elle s'appelait, depuis trois ans, la baronne Edgard Mévil. M. Mévil le père ayant eu, à la suite de l'Exposition 1844, la faiblesse de demander et le vain bonheur d'obtenir le titre de baron qu'il avait immédiatement passé à son fils, grâce à l'élasticité complaisante d'un nobiliaire actuel. Au reste, si, en donnant cette petite satisfaction à sa vanité tardive, M. Mévil avait surtout songé à faciliter le mariage d'Edgard avec la duchesse en diminuant d'un degré la différence des rangs, il avait pris là un souci fort superflu; car cette différence, n'entraînant pour rien dans les hésitations de Mme de Birague, qui durèrent près d'une année. Mariée très jeune, nous l'avons vue, à un duc sexagénaire et goutteux, à un des infirmi-

tés de son mari ne lui avaient laissé, quand elle devint veuve, qu'un enthousiasme fort tiède pour les ducs, et elle estimait qu'un peu de bonheur valait mieux que beaucoup de blason. Mais ce qui l'effrayait, et non sans raison peut-être, c'était la légèreté d'Edgard, le nombre et la variété de ses succès dans le monde, cette physionomie d'homme à bonnes fortunes dont il relevait si galamment la double bourgeoisie de son nom et de son siècle: c'était surtout le souvenir de Sylvie, cette belle marquise de Prasly, apparue un moment, comme un astre ou un météore, au zénith du ciel parisien, et dont Mme de Birague, pendant cette apparition rapide, n'avait pu, en sa qualité de rivale, bien juger ni la loyale franchise, ni la coquetterie innocente, ni les vrais sentiments pour George. Syl le n'aimait-elle pas un peu trop son cousin Edgard? Edgard ne conservait-il pas de sa cousine un souvenir assez vif, assez sérieux pour lutter longtemps contre toute autre affection et tout autre image? La duchesse s'était posé cette question; elle l'avait savamment discutée avec elle-même; et puis elle avait fait ce que font toujours, en pareil cas, les femmes aimantes et faibles; elle avait pardonné.

Voilà comment la duchesse de Birague était devenue la baronne Edgard Mévil. Ce mariage était-il heureux? L'événement s'était-il chargé de justifier son imprudence ou de donner raison à ses craintes? L'honneur de succé-

dert à un duc, le bonheur d'épouser une femme charmante avait-il converti le bel Edgard? C'est ce que nous apprendrons peut-être en entrant dans cette chambre où Mme Mévil est seule et où elle attend.

Tout y respirait cette élégance exquise, cette recherche délicate qui, si elle n'est pas le bonheur, mériterait au moins de lui servir d'atmosphère et d'aurole. On eût dit que Mme Mévil, pour retenir et fixer son volage époux, ne s'était pas entièrement fixée à elle-même, et qu'elle avait appelé à son aide, comme un confident et charmant, ce suprême confort qui donne aux douceurs du chez soi une séduction irrésistible. Tandis qu'un vent glacial, chargé de brouillard et de givre, grésillait sur les vitres et s'engouffrait avec des murmures sinistres le long des charmilles du jardin, un feu clair pétillait dans le cheminée et répandait dans tout l'appartement une chaleur égale et douce, légèrement imprégnée du vague parfum des fleurs qui garnissaient les jardinières ou s'élevaient dans les vieux Sèvres. Une jolie causeuse, brodée à la main, s'accoudait à la cheminée, appelant le tête-à-tête, la rêverie à deux, le doux entretien du soir, et prête à accueillir en amies la robe de chambre et les pantoufles, ces paisibles trophées du coin du feu et de la vie de famille. Sur l'étagère en bois de rose, toute constellée d'utilités ravissantes à la mode du surlendemain, un service de thé en Saxe authentique attendait la bouilloire qui